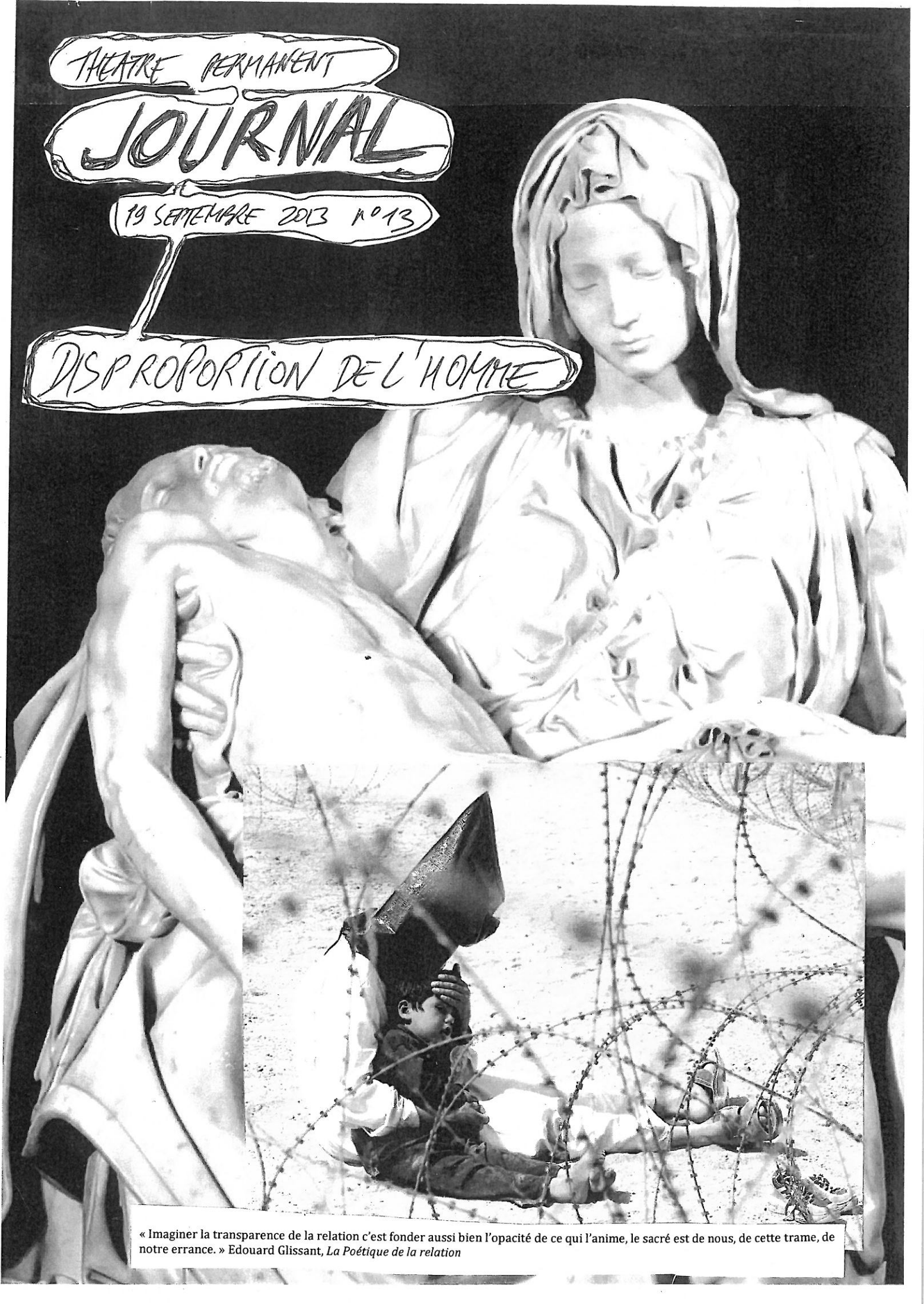


THEATRE PERMANENT

JOURNAL

19 SEPTEMBRE 2013 N°13

DISPROPORTION DE L'HOMME



« Imaginer la transparence de la relation c'est fonder aussi bien l'opacité de ce qui l'anime, le sacré est de nous, de cette trame, de notre errance. » Edouard Glissant, *La Poétique de la relation*



Il n'y a pas de centre

1. L'œil découpe, détache, distingue. Il ne s'arrête pas à la périphérie, mais découvre l'horizon, l'issue de l'étendue. À l'inverse de la main, qui avance plus modestement dans l'univers qui l'entoure, dans la continuité du monde qui se présente à elle, le regard fouille, glisse sur les choses en un seul mouvement. Si la vue est analytique, la main est synthétique : elle progresse par des tâtonnements aveugles, dans un effleurement continu. La main ne connaît pas comme l'œil, découvrant dans la confusion du tout-venant le désordre du réel. Modeste, elle ne cherche pas à rendre compte de cette anarchie. Elle la saisit, la découvre et ne s'arrête pas. La continuité de la main est discontinue, quand la discontinuité de l'œil est, elle, continue – l'œil distingue et glisse. En ce sens, la perspective est fille de l'œil. Dans l'échiquier perspectif, dans la diminution des figures, se dit la certitude d'une rationalité du réel. Et elle ne chérit pas seulement la précision, elle est éprise d'harmonie, de cette conviction qu'une ordonnance musicale et rationnelle sous-tend le monde. Pour Yves Bonnefoy, si nombre de peintres du Quattrocento ont aimé la perspective, c'est parce qu'ils y ont vu « la clef soudain offerte de la rationalité de l'espace, et le moyen de rendre à l'homme sa place dans l'universelle harmonie. Le tableau en perspective est conçu pour un spectateur autour duquel tout s'ordonne. Il le dresse au centre de toutes les représentations, de toutes les significations. » (Yves Bonnefoy, *L'Improbable*).

2. Dom Juan ne possède pas de centre : il n'est même pas décentré, a-centré ou à l'écart – comme le sont parfois les vifs, les pressés de tout, les toujours en retard, les emportés, les oublieux, les égoïstes, les farouches, les frénétiques, les déplaisants, les mécontents de l'occasion et de la circonstance –, il s'invente en dehors de la rationalisation de l'espace, il la déborde et défait le cadre ; il existe comme point de fuite de toutes les perspectives. De manière leste et sans doute anachronique, on pourrait ainsi faire de Dom Juan la figure d'une vérité proprement postmoderne, la figure d'un vrai qui ne serait pas de l'ordre d'une vérité irrévocable, de l'ordre d'une révélation bouleversante, mais une vérité plus précaire, plus obscure, révoquée et différée, une vérité de circonstance, pas même tenue pour une vérité d'ailleurs, mais plutôt exhibée comme solution opportune à une mauvaise situation.

3. D'où le caractère provoquant d'une scénographie qui exhibe le cercle et son abolition : elle met en lumière l'arène – le lieu où le spectacle se joue – et le révèle comme fabrique d'une illusion, spectacle de tous les spectacles. Elle inscrit physiquement le principe d'abolition des privilèges qui structure la pièce et que Losey dans son *Don Giovanni* éclairera d'une lecture frappée au coin de Gramsci et la lutte des classes (« *L'ancien meurt et le nouveau n'est pas encore né / Entretiens apparaissent les symptômes morbides* ») : si pour Dom Juan tout s'équivaut car un laideron vaut bien une mignonne, une paysanne une baronne et qu'on ne saurait faire la fine bouche dès lors qu'il s'agit de jouir ; dans le cercle, tous les points de vue se valent, et il ne saurait y avoir de point de vue privilégié depuis lequel contempler l'action. Tracer un cercle, c'est forcer la scène à retrouver quelque chose de l'espace élisabéthain, quelque chose du théâtre des possibles.

4. La vérité dont Dom Juan est la figure est une vérité non stabilisée, contradictoire, complexe, héritière en cela du monde baroque qui l'a vu naître et dont il est peut-être un des derniers témoins sinon l'un des derniers vestiges. À la croisée des époques comme à celle des chemins, il est l'homme absurde et matérialiste par excellence, à la mesure de l'infini : « Comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses (acte I, sc. 2). L'homme qui meurt des limites de l'espace – une de ses dernières répliques, qu'il adresse au commandeur : « Où faut-il aller ? ». Si d'aucun (dé)montre le mouvement en marchant, Dom Juan lui affirme son existence en marchant, en s'inscrivant sous les traits du contraire et du contraste.

5. Sept années, à peine, avant que Descartes n'écrive son *Discours de la méthode*, Tirso de Molina fait entrer en scène Dom Juan, le *burlador*. Contrairement à d'autres pièces – nombreuses à l'époque – qui réactivent des matières antiques, le mythe du Dom Juan est un mythe moderne, un mythe que ne pouvait forger que l'époque qui le voit naître : il s'invente au moment où se forge le concept d'infini, au moment où Descartes et Pascal le rendent concevables, l'un par la raison et l'autre par la foi.

Quelques années plus tôt, peu de temps avant qu'il ne cuise lentement sur le Campo de' Fiori, Giordano Bruno, italien boulimique de lectures et de voyages, met à mal la cosmologie copernicienne et publie le prophétique : *La Cène des Cendres*. De la *Cène des cendres* au *Festin de Pierre*, s'approfondit et se dramatise cette conscience d'un univers qui serait infini, composé autour d'une multitude de centre, d'un univers où le centre – et donc le cercle – n'existe pas.

5. Devant ce vertige de l'infini, deux attitudes possibles. Deux paris. D'un côté celui de Pascal, qui choisit Dieu ; de l'autre, celui de Dom Juan, qui choisit la mort.

6. Dom Juan raconte-t-il l'histoire d'un pari raté ? Le pari de l'absence de Dieu qui échoue dans la révélation de la punition divine ?

Dieu « Cela posé, dit-il, jouissons donc des créatures »

C'est le pis-aller. Mais s'il y avait un Dieu à aimer il n'aurait pas conclu cela, mais bien le contraire. Et c'est la conclusion des sages : « Il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures. »

Donc tout ce qui nous incite à nous attacher aux créatures est mauvais², puisque cela nous empêche ou de servir Dieu, si nous le connaissons, ou de le chercher, si nous l'ignorons. Or nous sommes pleins de concupiscence, donc nous sommes pleins de mal, donc nous devons nous haïr nous-mêmes et tout ce qui nous excite à autre attache qu'à Dieu seul.

512

Tous leurs principes sont vrais, des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi.

513

L'homme est visiblement fait pour penser. C'est toute sa dignité et tout son mérite, et tout son devoir est de penser comme il faut. Or l'ordre de la pensée est de commencer par soi et par son auteur et sa fin.

Or à quoi pense le monde ? Jamais à cela ! Mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague³, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme.

514

Guerre intestinale de l'homme entre la raison et les passions⁴.

S'il n'avait que la raison sans passions.

1. Sagesse, II, 6. 2. Cf. fr. 15. 3. La course de bague est un jeu où le cavalier doit enfilier du bout de sa lance un anneau suspendu à un piquet. 4. Cf. fr. 29.

S'il n'avait que les passions sans raison.

Mais ayant l'un et l'autre il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre.

Aussi il est toujours divisé et contraire à lui-même.

515

Ennui.

Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.

516

Si c'est un aveuglement sur naturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal en croyant Dieu.

517

Prophéties.

Que Jésus-Christ sera à la droite pendant que Dieu lui assujettira ses ennemis !

Donc il ne les assujettira pas lui-même.

518

L'injustice.

Que la présomption soit jointe à la misère, c'est une extrême injustice.

PASCAL - PENSÉES

Disproportion de l'homme. — Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre ; elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le

monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ses merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue ; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout.

Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti. Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire.

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle. C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature.

PASCAL, *PENSÉES*.

Est-il pour autant égoïste ? A sa façon sans doute. Mais là encore, il s'agit de s'entendre. Il y a ceux qui sont faits pour vivre et ceux qui seraient faits pour aimer. Don Juan du moins le dirait volontiers. Mais ce serait par un raccourci comme il peut en choisir. Car l'amour dont on parle ici est paré des illusions de l'éternel. Tous les spécialistes de la passion nous l'apprennent, il n'y a d'amour éternel que contrarié. Il n'est guère de passion sans lutte. Un pareil amour ne trouve de fin que dans l'ultime contradiction qui est la mort. Il faut être Werther ou rien. Là encore, il y a plusieurs façons de se suicider dont l'une est le don total et l'oubli de sa propre personne. Don Juan, autant qu'un autre, sait que cela peut être émouvant. Mais il est un des seuls [102] à savoir que l'important n'est pas là. Il le sait aussi bien : ceux qu'un grand amour détourne de toute vie personnelle s'enrichissent peut-être, mais appauvrissent de coup sûr ceux que leur amour a choisis. Une mère, une femme passionnée, ont nécessairement le cœur sec, car il est détourné du monde. Un seul sentiment, un seul être, un seul visage, mais tout est dévoré. C'est un autre amour qui ébranle Don Juan, et celui-là est libérateur. Il apporte avec lui tous les visages du monde et son frémissement vient de ce qu'il se connaît périssable. Don Juan a choisi d'être rien.

Il s'agit pour lui de voir clair. Nous n'appelons amour ce qui nous lie à certains êtres que par référence à une façon de voir collective et dont les livres et les légendes sont responsables. Mais de l'amour, je ne connais que ce mélange de désir, de tendresse et d'intelligence qui me lie à tel être. Ce composé n'est pas le même pour tel autre. Je n'ai pas le droit de recouvrir toutes ces expériences du même nom. Cela dispense de les mener des mêmes gestes. L'homme absurde multiplie encore ici ce qu'il ne peut unifier. Ainsi découvre-t-il une nouvelle façon d'être qui le libère au moins autant qu'elle libère ceux qui l'approuvent. Il n'y a d'amour généreux que celui qui se sait en même temps passer et singulier. Ce sont toutes ces morts et toutes ces renaissances qui font pour Don Juan la gerbe de sa vie. C'est la façon qu'il a

S'indigne-t-on assez (ou ce rire complice qui dégrade ce qu'il admire) des discours de Don Juan et de cette même phrase qui sert pour toutes les femmes. Mais pour qui cherche la quantité [100] des joies, seule l'efficacité compte. Les mots de passe qui ont fait leurs preuves, à quoi bon les compliquer ? Personne, ni la femme, ni l'homme, ne les écoute, mais bien plutôt la voix qui les prononce. Ils sont la règle, la convention et la politesse. On les dit, après quoi le plus important reste à faire. Don Juan s'y prépare déjà. Pourquoi se poserait-il un problème de morale ? Ce n'est pas comme le Mañana de Milosz par désir d'être un saint qu'il se damne. L'enfer pour lui est chose qu'on provoque. A la colère divine, il n'a qu'une réponse et c'est l'honneur humain : « J'ai de l'honneur, dit-il au Commandeur, et je remplis ma promesse parce que je suis chevalier. » Mais l'erreur serait aussi grande d'en faire un immoraliste. Il est à cet égard « comme tout le monde » : il a la morale de sa sympathie ou de son antipathie. On ne comprend bien Don Juan qu'en se référant toujours à ce qu'il symbolise vulgairement : le séducteur ordinaire et l'homme à femmes. Il est un séducteur ordinaire¹⁵. A cette différence près qu'il est conscient et c'est par là qu'il est absurde. Un séducteur devenu lucide ne changera pas pour autant. Séduire est son état. Il n'y a que dans les romans qu'on change d'état ou qu'on devient meilleur. Mais on peut dire qu'à la fois rien n'est changé et tout est transformé. Ce que Don Juan met en acte, c'est une éthique de la quantité, au contraire [101] du saint qui tend vers la qualité. Ne pas croire au sens profond des choses, c'est le propre de l'homme absurde. Ces visages chaleureux ou émerveillés, il les parcourt, les engrange et les brûle. Le temps marche avec lui. L'homme absurde est celui qui ne se sépare pas du temps. Don Juan ne pense pas à « collectionner » les femmes. Il en épuise le nombre et avec elles ses chances de vie. Collectionner c'est être capable de vivre de son passé. Mais lui refuse le regret, cette autre forme de l'espoir. Il ne sait pas regarder les portraits.

15 Au sens plein et avec ses défauts. Une attitude saine comprend aussi des défauts.

Que signifie d'autre ce commandeur de pierre, cette froide statue mise en branle pour punir le sang et le courage qui ont osé penser ? Tous les pouvoirs de la Raison éternelle, de l'ordre, de la morale universelle, toute la grandeur étrangère d'un Dieu accessible à la colère, se résument en lui. Cette pierre gigantesque et sans âme symbolise seulement les puissances que pour toujours Don Juan a niées. Mais la mission du commandeur s'arrête là. La foudre et le tonnerre peuvent regagner le ciel factice d'où on les appela. La vraie tragédie se joue en dehors d'eux. Non, ce n'est pas sous une main de pierre que [105] Don Juan est mort. Je crois volontiers à la bravade légendaire, à ce rire insensé de l'homme sain provoquant un dieu qui n'existe pas. Mais je crois surtout que ce soir où Don Juan attendait chez Anna, le commandeur ne vint pas et que l'impie dut sentir, passé minuit, la terrible amertume de ceux qui ont eu raison. J'accepte plus volontiers encore le récit de sa vie qui le fait s'ensevelir, pour terminer, dans un couvent. Ce n'est pas que le côté édifiant de l'histoire puisse être tenu pour vraisemblable. Quel refuge aller demander à Dieu ? Mais cela figure plutôt le logique aboutissement d'une vie tout entière pénétrée d'absurde, le farouche dénouement d'une existence tournée vers des joies sans lendemain. La jouissance s'achève ici en ascèse. Il faut comprendre qu'elles peuvent être comme les deux visages d'un même dénuement. Quelle image plus effrayante souhaiter : celle d'un homme que son corps trahit et qui, faute d'être mort à temps, consomme la comédie en attendant la fin, face à face avec ce dieu qu'il n'adore pas, le servant comme il a servi la vie, agenouillé devant le vide et les bras tendus vers un ciel sans éloquence qu'il sait aussi sans profondeur.

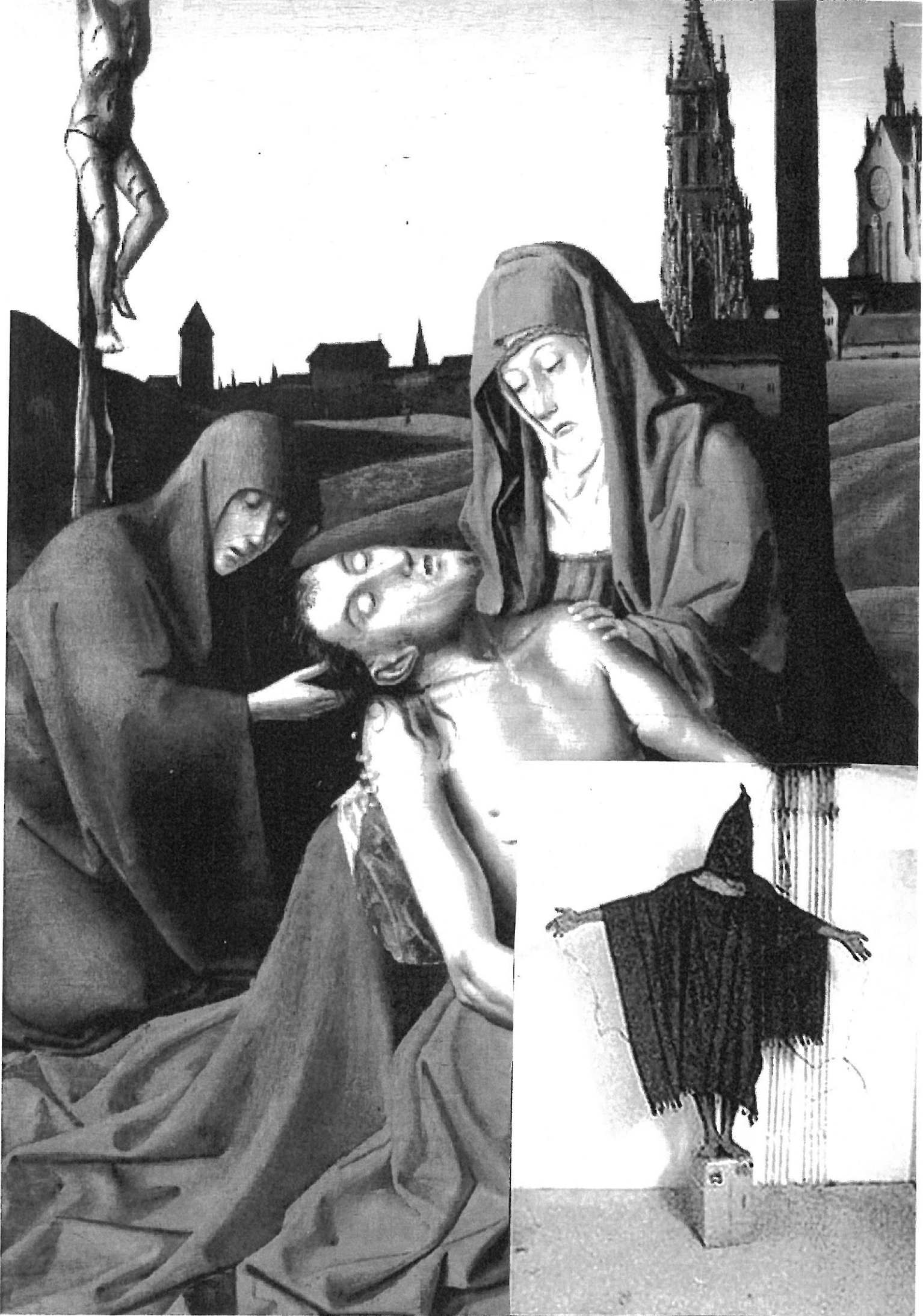
Je vois Don Juan dans une cellule de ces monastères espagnols perdus sur une colline. Et s'il regarde quelque chose, ce ne sont pas les fantômes des amours enfuies, mais, peut-être, par une meurtrière brûlante, quelque plaine [106] silencieuse d'Espagne, terre magnifique et sans âme où il se reconnaît. Oui, c'est sur cette image mélancolique et rayonnante qu'il faut s'arrêter. La fin dernière, attendue mais jamais souhaitée, la fin dernière est méprisable.

de donner et de [103] faire vivre. Je laisse à juger si l'on peut parler d'égoïsme.

*

Je pense ici à tous ceux qui veulent absolument que Don Juan soit puni. Non seulement dans une autre vie, mais encore dans celle-ci. Je pense à tous ces contes, ces légendes et ces rires sur Don Juan vieillissant. Mais Don Juan s'y tient déjà prêt. Pour un homme conscient, la vieillesse et ce qu'elle présage ne sont pas une surprise. Il n'est justement conscient que dans la mesure où il ne s'en cache pas l'horreur. Il y avait à Athènes un temple consacré à la vieillesse. On y conduisait les enfants. Pour Don Juan, plus on rit de lui et plus sa figure s'accuse. Il refuse par la même que les romantiques lui prêtèrent. Ce Don Juan torturé et pitoyable, personne ne veut en rire. On le plaint, le ciel lui-même le rachètera ? Mais ce n'est pas cela. Dans l'univers que Don Juan entrevoit, le ridicule aussi est compris. Il trouverait normal d'être châtié. C'est la règle du jeu. Et c'est justement sa générosité que d'avoir accepté toute la règle du jeu. Mais il sait qu'il a raison et qu'il ne peut s'agir de châtiement. Un destin n'est pas une punition.

C'est cela son crime et comme l'on comprend que les hommes de l'éternel appellent sur lui le châtiement. Il atteint une science sans illusions qui nie tout ce qu'ils professent. Aimer et posséder, [104] conquérir et épuiser, voilà sa façon de connaître. (Il y a du sens dans ce mot favori de l'Écriture qui appelle « connaître » l'acte d'amour.) Il est leur pire ennemi dans la mesure où il les ignore. Un chroniqueur rapporte que le vrai « Burlador » mourut assassiné par des franciscains qui voulurent « mettre un terme aux excès et aux impiétés de Don Juan à qui sa naissance assurait l'impunité ». Ils proclamèrent ensuite que le ciel l'avait foudroyé. Personne n'a fait la preuve de cette étrange fin. Personne non plus n'a démontré le contraire. Mais sans me demander si cela est vraisemblable, je puis dire que cela est logique. Je veux seulement retenir ici le terme « naissance » et jouer sur les mots : c'est de vivre qui assurait son innocence. C'est de la mort seule qu'il a tiré une culpabilité maintenant légendaire.





HIER

Mercredi 18 septembre 2013

Atelier de transmission

1 participante (Maeva)

3 comédiens (Maxime, Mickael, Lucas)

Maeva, danseuse, a vu le projet Fassbinder.

Puisqu'elle n'a pas vu *Dom Juan*, une discussion autour du projet des Molière est lancée puis une proposition de travail du *Tartuffe*, acte II est faite.

Pierre et Thomas, qui répétaient à côté, rejoignent l'atelier.

La participante s'essaye aux rôles de Marianne et Dorine. Les lectures spontanées et dénuées d'une tonalité déjà entendue permettent une nouvelle approche. Etant donné que Maeva découvrait les personnages qu'elle interprétait au moment où elle les lisait, un nouveau regard, une nouvelle entente du texte se dessinait. Le fait que cette même voix s'empare de deux rôles différents déplace l'idée que les comédiens avaient des personnages et de leur construction.

Répétition

Travail en deux groupes :

Défrichage de l'acte II de *Tartuffe*, travail sur Dorine, Orgon, Mariane et Valère. Piste sur la scène 4 de l'acte II : chacun des deux amants (Valère et Mariane) tente de se suicider et Dorine les sauve l'un après l'autre.

Les autres acteurs préparent les 9 versions du texte de *Dom Juan* affiché sur le mur du lointain, texte qui est déchiré chaque soir. Ils travaillent également leur partition de *Tartuffe*.

A 18h30, italienne de *Dom Juan*.

Représentation

60 personnes

Ce soir, l'énergie se place autre part. Il semblerait qu'une certaine sérénité se soit emparée des acteurs. Les cris sont remplacés par un ton beaucoup plus posé, les effets par plus de subtilités, et la fin gagne en sincérité.

Le public (plutôt âgé ce soir) est très attentif et accepte avec plaisir les fantaisies de la pièce. Il applaudit à chaque acte devant l'apparition du rideau et les indications du tambour.

Sara Ferroud

